

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 24 OCTOBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Petite poste en famille.—Poésie : Pluie d'étoiles, par Hector Demers.—Nouvelle : Marie-Reine, par Em. Beau lieu.—Dévotion à saint Antoine de Padoue.—Pensée d'automne, par un Jeune.—Poésie : A Napoléon II, dormant dans les bras de Napoléon Ier, par le petit Roseau.—Un duel sous Frontenac, par Régis Roy.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Les martyrs du devoir, par Firmin Picard.—Clérident Lafortune (avec portrait).—Sport.—Notes d'histoire naturelle.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Feuilleton.

GRAVURES.—Portraits des membres de la famille impériale de Russie.—Vues extérieure et intérieure de la basilique de Saint-Antoine de Padoue.—Entrevue de Paris (double page contenant cent soixante portraits des souverains et des principaux hommes Russes et Français).—Les membres du club de la crose "Québec."—Rébus.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

ROMAN CANADIEN

Dans son premier numéro de novembre prochain, LE MONDE ILLUSTRÉ commencera la publication d'un roman canadien inédit :

LE CADET DE LA VERENDRYE

OU LE

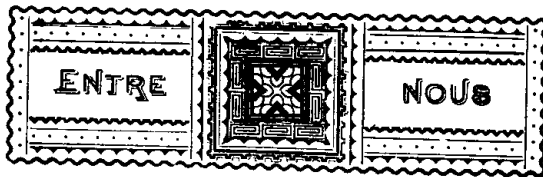
Trésor des Montagnes Rocheuses

L'auteur est l'un des plus actifs et des mieux goûtés parmi les nombreux collaborateurs de notre journal, M. RÉGIS ROY, d'Ottawa.

Jeune encore, M. Roy s'est déjà fait une réputation enviable pour l'attention et le talent qu'il apporte à dramatiser, en des récits entraînants, quelques-unes des plus belles pages de nos annales patriotiques et nationales.

Cette nouvelle étude de lui, que nous allons entreprendre de publier, ne pourra qu'ajouter à sa renommée sous ce rapport. Un des épisodes les plus intéressants de notre histoire, la découverte de l'Ouest canadien et des Montagnes Rocheuses par les La Vérendrye, père et fils, se trouve illustré par les nombreux tableaux d'un récit instructif à la fois et captivant.

Nos lecteurs le suivront sûrement avec la plus vive attention.



Tous les journaux de la province se sont évertués à reproduire un petit entrefilet disant qu'il y avait "cinquante ans, ce mois-ci, que la plume de fer avait été inventée."

C'est tout simplement une fumisterie.

Il y a beau temps que ce petit instrument si commode, si bon et si mauvais, selon l'usage qu'on en fait, a été fabriqué pour la première fois.

C'est un Français, Joseph Arnoux, mécanicien, qui en est l'inventeur. Il vivait au milieu du siècle dernier, mais ce n'est guère qu'au commencement de notre siècle qu'elle fut bien connue.

La plume d'oie ne fut cependant pas détrônée tout de suite par la plume métallique, et je me souviens très bien que mon vieux professeur d'écriture—il est mort fou, du reste—ne voulut jamais se servir d'autres plumes que celles des descendants des sauveurs du Capitole.

Il nous taillait les nôtres et cette opération se renouvelait si souvent qu'il passait bien les trois quarts de la leçon, le canif à la main.

C'est peut-être pour cela que j'ai toujours été un assez médiocre calligraphe.

Les premières plumes métalliques se vendaient fort cher, aujourd'hui elles sont tombées à un prix très minime.

Pendant près d'un demi-siècle, les Anglais eurent le monopole de la fabrication des plumes d'acier et la ville de Birmingham est encore célèbre pour ses produits, mais la France rivalise aujourd'hui avec l'Angleterre. Les plumes de Blanzv-Poure et Cie se vendent dans le monde entier.

L'invention de la plume de fer remontant à cinquante ans n'est donc qu'un vulgaire canard.

*** Que de gens se sont extasiés de voir un empereur, le plus puissant des empereurs, rendre visite à un président de république !

Je n'y trouve rien d'extraordinaire, à part peut-être cette petite particularité que pour être élu président d'une république, il faut avoir au moins une certaine intelligence, tandis que pour être empereur ou roi, on ne s'occupe nullement de ce détail, témoin le roi actuel de Bavière, Othon, qui est idiot de naissance, et qui n'a jamais pu faire une différence entre A et B.

Le crétinisme qui le distingue ne l'empêche nullement d'être roi.

Règle générale, la fabrication d'un roi ou d'un empereur est très simple, il suffit à un individu d'être le fils de son père, quand celui-ci a été en possession de l'emploi, mais parfois aussi il suffit de la volonté d'un homme pour se faire donner ce titre, témoin Napoléon Ier, Louis-Philippe, Napoléon III, qui tous ont eu leur petit coup d'Etat.

Paul-Louis Courier raconte, d'une manière très plaisante, l'aventure de Napoléon Ier :

Nous venons de faire un empereur, écrit-il, en mai 1804, à un de ses amis, et, pour ma part, je n'y ai pas nu. Voici l'histoire : Ce matin, d'Anthouard nous assemble et nous dit de quoi il s'agissait ; mais bonnement, sans préambule, ni péroraison :

—Un empereur ou la République, lequel est le plus à votre goût ? Comme on dit, rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous ?

Sa harangue finie, nous voilà tous à nous regarder, assis en rond.

—Messieurs, qu'opinez-vous ?

Pas le mot. Personne n'ouvre la bouche.

Cela dura un quart d'heure au plus, et devenait embarrassant pour d'Anthouard et pour tout le monde, quand Maire, un jeune homme, un lieutenant que tu as pu voir, se lève et dit :

—S'il veut être empereur, qu'il le soit, mais, pour en dire mon avis, je ne le trouve pas bon du tout.

—Expliquez-vous, dit le colonel ; voulez-vous, ne voulez-vous pas ?

—Je ne le veux pas, répondit Maire.

Nouveau silence. On recommence à s'observer les uns les autres, comme des gens qui se voient pour la première fois. Nous y serions encore, si je n'eusse pris la parole :

—Messieurs, dis-je, il me semble, sauf correction, que ceci ne nous regarde pas ; la nation veut un empereur, est-ce à nous d'en délibérer ?

Ce raisonnement parut si fort, si lumineux, si ad rem... que veux-tu ? J'entraînai l'assemblée. Jamais orateur n'eût un succès si complet. On se lève, on signe, on s'en va jouer au billard. Maire me disait :

—Ma foi, commandant, vous parlez comme Cicéron, mais pourquoi voulez-vous tant qu'il soit empereur, je vous prie ?

—Pour en finir et faire notre partie de billard. Falloit-il rester là tout le jour ? Pourquoi ne le voulez-vous pas ?

—Je ne sais, me dit-il, mais je le croyais fait pour quelque chose de mieux.

Voilà le propos du lieutenant, que je ne trouve pas tant sot. En effet, que signifie, dis-moi ?... un homme comme lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle Majesté ! Etre Bonaparte et se faire sire ! Il aspire à descendre... Mais non, il croit monter en s'égalant aux rois. Pauvre homme, ses idées sont au-dessous de sa fortune. Je m'en doutais, quand je le vis donner sa petite sœur à Borghèse, et croire que Borghèse lui faisait trop d'honneur.

César l'entendait bien mieux, et aussi c'était un autre homme. Il ne prit pas de titres usés, mais fit de son nom un titre supérieur à celui de roi.—Adieu !

Que d'esprit et de bon sens dans cette lettre, qui nous raconte, en termes si simples, un des événements les plus importants de notre histoire !

Et quel mépris bien juste et si mérité, dans ces mots : "Etre Bonaparte et se faire sire !"

** Les Canadiens sont des types. Bien ou mal, ils ne font rien comme les autres.

En voici deux qui viennent de désertir leur navire, dans les conditions les plus extraordinaires.

Ordinairement, quand on déserte c'est non seulement pour échapper à un genre d'existence insupportable pour une raison ou une autre, mais aussi pour tâcher de trouver mieux, mais nos deux types—un nommé Lafortune et un autre dont le nom m'échappe—n'en ont pas jugé ainsi et ont choisi, pour désertir, le pays le plus inhospitalier du monde, désert et froid à faire frémir.

Ces gaillards-là, faisaient partie de l'équipage d'un navire ancré là-bas, quelque part dans la baie d'Hudson, pays où les théâtres, les restaurants et les buvettes sont rares. La vie était tellement assommante et monotone, à bord, que nos Canadiens décidèrent de s'en aller à terre et d'essayer de regagner le Canada.

Il faisait un petit froid de 25° au-dessous de zéro et il fallait parcourir 1000 milles avant de trouver un établissement de blancs.

Ce n'était pas une entreprise des plus faciles et les pauvres diables après deux jours de marche étaient déjà épuisés, quand des hommes de l'équipage envoyés à leur recherche, les retrouvèrent mourants.

Le retour fut assez dût, mais les malheureux reprirent avec plaisir la vie de bord, qui leur parut toute autre, après cette excursion de quelques jours.

Ils ne désertèrent plus.

** Les nouvelles du Brésil sont bien mauvaises. On s'y attendait.

Nos malheureux Canadiens, qui ont persisté à s'expatrier, malgré les conseils qu'on leur a donnés, commencent à s'apercevoir que tout n'est pas rose dans les pays chauds.

Puisse leur exemple servir à ceux qui auraient des velléités d'aller faire le métier de nègre au Brésil.

** A propos de cette malheureuse émigration au Brésil, la société de Saint-Jean-Baptiste, de Québec, vient de passer des résolutions d'une importance telle que LE MONDE ILLUSTRÉ croit de son devoir de les publier.

On ne saurait trop prendre de précaution, en effet, pour empêcher nos compatriotes de se laisser séduire par de fausses promesses.

Voici ces résolutions :